

IMAGES POUR MÉMOIRE

EN GUISE D'INTRODUCTION

Franc SCHUEREWEGEN

AU départ, un constat : de la mémoire, nous ne pouvons parler que sur un mode métaphorique ; il nous manque un langage propre ; l'image est notre unique moyen d'accès. Personne ne dit jamais : « la mémoire est X. » On nous dit toujours : « la mémoire est *comme X, Y, Z...* »

Est-ce un handicap ? Pas vraiment, pensons-nous. L'homme a d'abord parlé au figuré. D'une certaine manière, tout est métaphore mais nous avons tendance à l'oublier (Nietzsche l'a fort bien expliqué)¹. Il s'ensuit dans le contexte qui est le nôtre ce corollaire dont nous ferons un argument ici : pour bien parler de la mémoire, point n'est besoin d'être manieur de bistouri ; une plume bien taillée fera tout aussi bien notre affaire. Adressons-nous à ces fabricants d'images que sont nos philosophes et nos écrivains. Ils sauront nous instruire à leur façon.

Voici donc, *pour mémoire*, une petite visite au pays de Mnémosyne. Visite au pas de course. C'est une entrée en matière qu'on propose, nous n'avons pas d'autre ambition.

1. *oui, ma colombe*

Chez Platon, dans le *Théétète*, apparaît l'image de la cire : quand on a « *en l'âme la cire épaisse, abondante, lisse, pétrie avec mesure* », enseigne Socrate, on apprend aisément et on a « *des opinions vraies* »². Mais quand la cire est « *impure* » ou qu'elle est trop « *humide* », les souvenirs s'enregistrent

1 Sur le rapport entre mémoire et métaphore, voir le beau livre de D. Draaisma, *De Metaforenmachine* (Groningue, De Arbeiderspers, 1995) dont malheureusement aucune traduction n'est disponible. Sur Nietzsche et la métaphore, *vide infra*.

2 *Théétète*, 194b-d, trad. de M. Narcy (Paris, GF-Flammarion, 1995), p. 256.

8 TEXTE

mal et la pensée s'en ressent: ceux dont le « cœur » (jeu de mots sur la ressemblance entre *ker*, le mot qui désigne le cœur chez Homère, et *keros*, la cire) est trop « humide » apprennent aisément mais oublie ; ceux dont le « cœur » est « impur » ne parviennent à enregistrer que des impressions « incertaines » ; enfin, ceux qui ont « le cœur velu » sont tout aussi susceptibles d'avoir des « opinions fausses » car tout finit par s'embrouiller dans leurs têtes ; les impressions sont « empilées les unes sur les autres, parce que logées dans un espace trop étroit ». Mais cela ne suffit pas encore à dire la complexité de la mémoire aux yeux de l'accoucheur des âmes. Une autre image est proposée et qui vient compléter et expliciter la métaphore de la cire :

[...] tout comme, dans ce qui précède, nous fabriquons dans les âmes je ne sais quel moulage en cire, maintenant, créons à son tour dans chaque âme une volière d'oiseaux de toutes sortes, les unes allant par bandes à part des autres, d'autres en petits groupes, et d'autres, isolés, volant comme ils vont, parmi tous.³

Image plus complexe et, partant, plus ambiguë : l'oiseau est à la fois une figure du souvenir et de la « science » dans le *Théétète*. On peut dire aussi qu'il figure la science comme souvenir. C'est que la connaissance est mémoire pour Platon : « retrouver de soi-même en soi sa science, c'est se ressouvenir », dit un passage du *Ménon*⁴. La vérité de toute chose existe de tout temps en notre âme, parce que celle-ci est immortelle. C'est ce que l'image de la « volière » est appelée à illustrer à sa façon. Le processus de la pensée peut même doublement être comparé à une chasse aux colombes, poursuit Socrate :

[...] nous dirons que la chasse y figurait deux fois : une fois avant de les avoir prises, en vue de s'en rendre possesseur ; une autre fois, pour qui les avait prises, en vue d'attraper et d'avoir dans ses mains ce dont il s'était déjà rendu possesseur. De même, les objets dont nous disions qu'il y a science pour celui qui les appris, et dont nous disions qu'il les sait : lui est-il à nouveau possible de les apprendre l'un après l'autre, les mêmes, quand il ressaisit la science dont il s'est déjà rendu possesseur, mais qu'il n'avait pas sous la main dans le cours de sa pensée ?⁵

3 *Théétète*, 197d-198a.

4 *Ménon*, 81d, (Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976), p. 180.

5 *Théétète*, 189c-d.

Ce qu'on pressent derrière ces propos, c'est l'idée de l'anamnèse dont on sait l'importance chez Platon : l'oubli est possible mais n'est jamais définitif. Ce qu'on ne sait pas, ce n'est pas à proprement parler qu'on l'ignore, c'est que le savoir que nous portons en nous ne nous est pas disponible, c'est que, pour une raison ou une autre, l'accès en a été bloqué ; l'erreur apparaît ainsi comme une catégorie toujours provisoire. La vérité est là, à portée de la main, mais il faut savoir la reconnaître.

2. *aula memoriae*

Saint Augustin, quant à lui, compare la mémoire à un magnifique et somptueux « palais »⁶. L'être qui s'y promène est tout étonné d'apprendre que c'est en lui-même qu'il se promène et qu'il porte en lui ces trésors insoupçonnés. Dans les *Confessions*, la remémoration se fait d'abord sur le mode de l'appel :

Quand je suis là, j'appelle à se présenter tous les souvenirs que je désire. Certains s'avancent aussitôt. Certains se laissent rechercher assez longtemps, et comme arracher à des entrepôts tout en recoins.⁷

Mais il existe aussi des souvenirs plus actifs et, donc, involontaires : « Certains se ruent pêle-mêle et, alors que l'on souhaite en quérir un autre, ils bondissent au premier plan, avec l'air de dire: "C'est nous, peut-être... ?" »⁸ L'auteur des *Confessions* distingue en principe entre cinq types de mémoire: l'univers des sens ou la *memoria mundi* ; l'univers de l'esprit ou la *memoria sui* (« c'est là aussi que je me rencontre moi-même »)⁹ ; l'univers des savoirs où nous stockons entre autres chiffres et lettres ; la mémoire émotive ; enfin, la *memoria Dei* qui contient le souvenir de Dieu. Notons dans la section sur la mémoire affective ce passage qui introduit un autre déplacement métaphorique. L'auteur abandonne en effet l'image de l'*aula*, longuement filée dans les pages précédentes, au profit d'une métaphore plus humble et d'origine organique :

6 *Les Confessions*, éd. publiée sous la dir. de L. Jerphagnon, livre X, VIII, 12 (Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998), p. 998 et suiv.

7 *Confessions*, X, XVIII, 27, p. 999.

8 *Ibid.*

9 *Confessions*, X, VIII, 15, p. 991.

10 TEXTE

Cette même mémoire contient aussi les affects de l'âme, non pas sur le même mode qu'au moment où elle les a reçus, mais d'une manière fort différente, et conforme à la nature et à la puissance de la mémoire. Ainsi, d'une joie passée je me souviens sans joie ; d'une tristesse passée, sans tristesse ; d'une peur d'un jour, sans peur ; d'un désir d'autrefois, sans désir. Et, inversement, d'une tristesse passée, avec joie ; et d'une joie passée, avec tristesse.¹⁰

C'est ce qui fait surgir l'idée d'une mémoire qui rumine et digère, une mémoire-estomac :

Sans doute la mémoire est-elle comme l'estomac de l'esprit, et la joie ou la tristesse comme un aliment, doux ou amer: mises en dépôt après de la mémoire, elles ressemblent à des aliments passant dans l'estomac pour y être remisés, privés de toute saveur. La mise en parallèle des deux activités pourrait faire sourire ; mais elles ne sont pas sans présenter quelque analogie.¹¹

Notons que l'affect qui est ainsi « digéré » (on pourrait dire aussi: « neutralisé ») n'est nullement détruit : l'émotion vécue ou, du moins, son « image », reste présente en nous ; nous pouvons donc nous la rappeler encore. Mais le souvenir revient en nous indépendamment de son contexte affectif d'origine. D'où ce double registre: esprit : « joyeux » mais mémoire « triste », etc.

À vrai dire, le passage à la métaphore alimentaire ne se fait pas de façon tout à fait inattendue. Augustin l'a en quelque sorte préparé en comparant, un peu plus haut, le phénomène de l'oubli à un acte d'*engloutissement* ; une pensée, une sensation passent à la trappe ; une bouche s'ouvre, quelque chose est *avalée* :

Là se trouve également remisé le produit de nos pensées — amplifiant, réduisant, ou modifiant de quelque manière les objets perçus par les sens —, ainsi que d'autres dépôts et réserves, pour autant que l'oubli ne les pas encore engloutis et ensevelis.¹²

« *Engloutis* », « *ensevelis* » : ce sont en fait deux images concurrentielles qui sont proposées et qu'on peut difficilement mettre sur le même plan. C'est que l'oubli-engloutissement n'est pas vraiment en contradiction avec

10 *Confessions*, X, XIV, 22, p. 995.

11 *Ibid.*

12 *Confessions*, X, XVI, 25, p. 989.

l'idée de la « digestion » affective qui est formulée ailleurs dans ce même écrit. Il faut en effet insister sur le rôle paradoxal que ces pages accordent à l'oubli : un des apports essentiels de ce texte, ce qui fait sa profonde originalité dans le contexte antique, est de nous faire comprendre que la mémoire fonctionne grâce à l'oubli, c'est-à-dire que l'oubli contient le souvenir, le gardant au frais en quelque sorte, le défendant contre l'usure : « *Une femme avait perdu une drachme, et la cherchait, une lampe à la main. N'en eût-elle gardé le souvenir, elle ne l'aurait pas retrouvée ; l'eût-elle trouvée, d'où saurait-elle que c'était bien celle-là, si elle n'en avait gardé le souvenir ?* »¹³. Plus loin de façon plus dogmatique : « *Nous ne disons pas avoir retrouvé un objet égaré, sans l'avoir reconnu ; et il est impossible de le reconnaître, sans en avoir gardé le souvenir. L'objet n'était perdu que pour les yeux ; dans la mémoire, il était conservé.* »¹⁴. Mais ce n'est pas encore aller assez loin dans le paradoxe ; c'est la mémoire elle-même qui est en cause quand un oubli est constaté, car la mémoire est la maison où habite l'oubli, comme une autre sorte de souvenir :

Mais quoi ! Si c'est la mémoire elle-même qui a perdu quelque chose — c'est le cas lorsqu'on a oublié quelque chose et que l'on cherche à se ressouvenir —, où cherchons-nous en dernier recours, si ce n'est dans la mémoire même ? Qu'elle nous présente une chose pour une autre, nous l'écartons, jusqu'à la rencontre de ce que nous cherchons ; et alors, nous disons : « La voilà ! » Nous ne le dirions pas sans l'avoir reconnu, ni ne l'aurions reconnu sans en avoir gardé le souvenir. Nous l'avions pourtant bien oubliée.¹⁵

Suit alors un exemple que nous allons retrouver à plusieurs reprises encore dans les traités de la mémoire et qui réapparaît entre autres chez Proust ; il s'agit de la quête du nom perdu :

Mais d'où sort-il, ce nom, sinon de la mémoire elle-même ? Quand nous le reconnaissons, sur les suggestions d'autrui, c'est bien d'elle qu'il sort. Il ne s'agit pas d'un acte de foi à quelque chose qui serait une sorte de nouveauté, mais d'une reconnaissance consécutive à un souvenir : « Oui, ce nom, c'est bien celui qui vient d'être dit. » S'il était totalement effacé de notre esprit, aucun rappel n'éveillerait de souvenir. Si nous nous souvenons un tant soit peu que nous avons oublié quelque chose, c'est que nous ne l'avons pas totalement oublié. Fût-il égaré, nous ne partirions pas en quête d'un objet totalement oublié.¹⁶

13 *Confessions*, X, XVIII, 27, p. 999.

14 *Confessions*, X, XVIII, 27, p. 1000.

15 *Confessions*, X, XIX, 28, *ibid.*

12 TEXTE

L'auteur d'*À la recherche du temps perdu* connaissait-il cette page ? Il en est tout près en tout cas dans ce fragment de *La Prisonnière* où une expérience parfaitement semblable est évoquée :

Dans ce grand « cache-cache » qui se joue dans la mémoire quand on veut retrouver un nom, il n'y a pas une série d'approximations graduées. On ne voit rien, puis tout d'un coup apparaît le nom exact et fort différent de ce qu'on croyait deviner. Ce n'est pas lui qui est venu à nous. Non, je crois plutôt qu'au fur et à mesure que nous vivons, nous passons notre temps à nous éloigner de la zone où un nom est distinct, et c'est par un exercice de ma volonté et de mon attention, qui augmentait l'acuité de mon regard intérieur, que tout d'un coup j'avais percé la demi-obscurité et vu clair.¹⁷

Reste que c'est là, chez Proust, un exemple du fonctionnement de la mémoire volontaire qui s'oppose, comme on sait, à la mémoire involontaire qui est la seule vraie mémoire aux yeux du romancier. Et il faut dire aussi que quand celui-ci se met sur le chapitre du souvenir involontaire, il tend plutôt à s'opposer à l'idée augustinienne selon laquelle la mémoire « digère » toute connotation sentimentale pour ne livrer que l'objet ou le fait en lui-même. Chez Proust, l'affect reste vivant. C'est-à-dire qu'avec le souvenir affectif revient aussi son contexte d'origine. C'est ce qu'explique en langage proustien ce passage d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* :

C'est grâce à cet oubli seul que nous pouvons de temps à autre retrouver l'être que nous fûmes, nous placer vis-à-vis des choses comme cet être l'était, souffrir à nouveau, parce que nous ne sommes plus nous, mais lui, et qu'il aimait ce qui nous est maintenant indifférent. Au grand jour de la mémoire habituelle, les images du passé pâlisent peu à peu, s'effacent, il ne reste plus rien d'elles, nous ne le retrouverons plus. Ou plutôt nous ne le retrouverions plus, si quelques mots [...] n'avaient été soigneusement enfermés dans l'oubli, de même qu'on dépose à la Bibliothèque nationale un exemplaire d'un livre qui sans cela risquerait de devenir introuvable.¹⁸

En fait, un même souvenir [*commentent Jean-Yves et Marc Tadié*] peut être, en fonction de la façon dont il est rappelé, dépourvu de toute connotation affective ou, au contraire, faire éprouver de nouveau tous les sentiments ressentis au moment de sa perception. Un souvenir existe dans une trace neuronale, mais le

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Marcel PROUST, *À la recherche du temps perdu*, éd. publiée sous la dir. de J.-Y. TADIÉ, (Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987), t. III, p. 51.

¹⁸ *Ibid.*, II, p. 4.

rappel de celui-ci ne suffit pas à provoquer le rappel de tout ce qu'il contient. Le souvenir en lui-même est l'ombre du fait qui l'a créé ; les voies d'accès à ce souvenir sont les projecteurs qui vont lui redonner plus ou moins de couleurs. Nous ne nous rappelons jamais un souvenir comme nous appuyons sur une touche d'ordinateur, nous le recréons en fonction du contexte qui a accompagné sa mise en mémoire, et de notre contexte présent.¹⁹

Et nous aboutissons donc logiquement, en partant d'Augustin, et par un détour proustien, chez Valéry qui dit la même chose de manière plus compacte et proverbiale :

« Ce qui fut » effet de « ce qui est ».²⁰
« Ce qui est » effet de « ce qui fut ».²⁰

Chez Valéry il convient de noter aussi cette autre formule qui vient à son tour souligner l'idée que la réapparition d'un souvenir s'accompagne nécessairement d'un effet de recontextualisation : « *La mémoire est quelque chose qui attend, — quelque chose comme la durée d'une forme, hors du présent et veuve de ses conditions de formation. La mémoire attend l'intervention du présent.* »²¹. Retenons donc ici l'idée de la mémoire comme disponibilité : machine virtuelle qui peut d'elle-même se mettre en branle et qui ne cesse de nous surprendre quand elle nous met face à cette partie de nous-mêmes qui vit en nous de manière clandestine même si elle accepte parfois de sortir de sa cachette et de s'exposer. Et sans doute faut-il ajouter que moins le sujet exerce un contrôle sur lui-même, plus la charge affective risque d'être importante : « *Il faut être distrait pour cela — Se laisser faire — Subir. C'est une trans[formation] naturelle. Remonter, ici, est spontané.* »²².

La vraie mémoire, note Valéry, qui est ici encore très proche de Proust, appartient aux distraits, c'est-à-dire à ceux qui ne s'occupent pas de leur mémoire, qui ne pensent pas à elle ; ça pense en eux, dirons-nous ; c'est pourquoi le souvenir a tout loisir de retentir en eux.

19 *Le Sens de la mémoire* (Paris, Gallimard, 1999), p. 204.

20 Paul VALÉRY, "Mémoire" in *Cahiers*, éd. établie, présentée et annotée par J. ROBINSON (Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1973), p. 1243.

21 *Ibid.*, p. 1218.

22 *Ibid.*, p. 1230.

3. *gazouillement d'une grive*

Évoquant ses années de scolarité au collège de Dol, l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* se rappelle quel excellent élève il était : assidu, apte au travail, surtout, doué d'une « *mémoire extraordinaire* »²³. Une anecdote vient illustrer ce fait. Un soir, à la chapelle, alors que le principal le croyait endormi, le jeune garçon eut à rendre compte d'une lecture qui avait été faite. Mais François-René ne dormait pas et sut répondre avec brio aux questions du maître : « *Non seulement je dis le fond de la chose, mais je repris les divisions dans leur ordre, et récitai presque mot à mot plusieurs pages d'une prose mystique, inintelligible pour un enfant.* »²⁴. Certes, ajoute le mémorialiste : « *La mémoire est souvent la qualité de la sottise ; elle appartient généralement aux esprits lourds, qu'elle rend plus pesants par le bagage dont elle les surcharge.* »²⁵. Il n'empêche qu'on ne saurait se passer d'elle :

Et néanmoins, sans la mémoire, que serions-nous ? Nous oublierions nos amitiés, nos amours, nos plaisirs, nos affaires ; le génie ne pourrait rassembler ses idées ; le cœur le plus affectueux perdrait sa tendresse, s'il ne s'en souvenait plus ; notre existence se réduirait aux moments successifs d'un présent qui s'écoule sans cesse ; il n'y aurait plus de passé. O misère de nous ! Notre vie est si vaine qu'elle n'est qu'un reflet de notre mémoire.²⁶

Curieuse volte-face où ce qui est d'abord présenté comme la science des imbéciles devient tout d'un coup le principe même de la vie ! C'est que Chateaubriand raisonne ici en écrivain sachant que la mémoire est le terrain de chasse de l'homme de lettres qui trouve en elle sa source d'inspiration. Sans doute n'est-ce pas un hasard s'il ajoute dans ce même chapitre, toujours à propos de l'interrogatoire subi au collège de Dol, cette remarque qui contient une annonce : « *Cette mémoire des mots, qui ne m'est pas entièrement restée, a fait place chez moi à une autre sorte de mémoire plus*

23 François-René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. établie par M. LE-VAILLANT et G. MOULINIÉ (Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951-2), t. I, livre deuxième, chap. I, p. 48.

24 *Ibid.*, t. II, I, p. 49.

25 *Ibid.*, *loc. cit.*

26 *Ibid.*, t. II, I, p. 50.

singulière, dont j'aurai peut-être l'occasion de parler. »²⁷. C'est à la mémoire affective qu'on nous renvoie ici ainsi qu'au rôle privilégié que Chateaubriand lui donne dans son œuvre. Ici encore, un rapprochement est possible avec Proust et avec la théorie mnémonique que développent les pages de *La Recherche*. Sans doute Proust n'a-t-il pas tort de reconnaître en Chateaubriand un précurseur et une âme sœur : c'est à « *une sensation du genre de celle de la madeleine* » qu'est suspendue « *la plus belle partie des Mémoires d'outre-tombe* », lit-on dans un passage du *Temps retrouvé*²⁸. Les lecteurs des *Mémoires* savent que Proust nous renvoie à l'épisode de la grive que Chateaubriand raconte au livre troisième de son *magnum opus*. Le grand homme est à Montboissier, il loge au château de la comtesse ; le soir, il se promène. Rappelons cet épisode :

Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. À l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive.²⁹

Et on citera aussi dans le même ordre d'idées le fragment suivant qui vient une seconde fois nous rappeler que le souvenir peut parfois nous revenir avec sa charge affective d'origine, contrairement à ce que semble penser Saint Augustin : moments parfois douloureux, quand ils ravivent une blessure, mais qui font, malgré tout, le bonheur de l'écrivain, car ils lui fournissent ses raisons d'écrire : « *J'ai été obligé de m'arrêter : mon cœur battait au point de repousser la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent de leur force et de leur multitude: et pourtant, que sont-ils pour le reste du monde ?* »³⁰. On ne saurait mieux dire que l'acte d'écriture suscite les souvenirs et qu'il est donc propice au travail de la remémoration. Même si un trop-plein peut être atteint, ce qui arrive ici, l'écriture nous fournit une thérapeutique mnémonique. Chose que reconfirme à sa façon l'écrivain contemporain qu'est Claude Simon, qui a sans doute plus d'un point en commun avec le Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe* : « *Le souvenir est à la fois antérieur à l'écriture et suscité (ou plutôt enrichi) par elle. Plus on écrit, plus on a de souvenirs.* »³¹.

27 *Ibid.*

28 *À la recherche du temps perdu*, IV, p. 498.

29 *Ibid.*, III, I, p. 76.

30 *Ibid.*, I, VII, p. 43.

31 « *L'Inlassable ré-e/ancrage du vécu* » in M. CALLE (éd.), *Claude Simon: chemins de la*

L'œuvre littéraire apparaît ainsi comme une extériorisation et comme une visualisation de la mémoire humaine : la littérature nous offre la possibilité de nous promener dans un paysage de souvenirs ; ce n'est sans doute pas le moindre de ses charmes.

4. *funeste histoire*

Le moment est venu de faire une courte récapitulation. La mémoire, avons-nous appris, est une propriété vitale de l'homme. Mais il faut ajouter cette clause qui est capitale : si elle nous est absolument nécessaire, c'est que nous l'avons oubliée, qu'elle n'est jamais fidèle. C'est l'autre leçon que contiennent les textes que nous passons en revue ici : l'oubli n'est pas le contraire du souvenir, les deux apparaissent toujours ensemble ; en quelque sorte, oublier est synonyme de stocker ; quand on oublie, on enregistre ; cela se passe toujours au même moment : « *Sans oubli, on n'est que perroquet* », note Valéry (« Mémoire », p. 1212) qui remarque aussi que « *la mémoire ne nous servirait à rien, si elle fût rigoureusement fidèle* » (*ibid.*, p. 1249). Et dans un autre passage des *Cahiers* apparaît la question suivante : « *Oublier est-il dans un certain rapport avec créer ?* » (p. 1229). Ce qui équivaut à donner un rôle actif à l'oubli ; on n'est pas loin d'une véritable magie de la mémoire : là où il n'y avait rien soudainement il y a quelque chose ; en quelque sorte l'homme qui se souvient est le plus habile des prestidigitateurs.

On peut encore une fois ici revenir à Chateaubriand qui écrit ceci au livre XVIIIe des *Mémoires d'outre-tombe* :

Je m'étais établi au milieu de mes souvenirs comme dans une grande bibliothèque: je consultais celui-ci et puis celui-là, ensuite je fermais le registre en soupirant, car je m'apercevais que la lumière, en y pénétrant, en détruisait le mystère. Éclairer les jours de la vie, ils ne seront plus ce qu'ils sont.³²

Autre leçon de poétique mnémonique : faites surgir le souvenir *sur fond d'oubli* ; fuyez la pleine lumière ; ne vous faites pas d'illusions : ce qui du passé revient dans le présent ne revient jamais intégralement. D'ailleurs,

mémoire (Grenoble, Presses universitaires de Grenoble/ Le Griffon d'Argile, 1993), p. 23.

32 F.-R. de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, XVIII, V, p. 632.

qu'importe ? Dans ces lacunes, dans ce noir est la possibilité même de la réminiscence. « *Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus* » (Proust). Indispensable oubli qui est à proprement parler le principe de la mémoire. Tout vient de là, tout rest là, c'est la chambre aux trésors.

A-t-on du mal à se laisser convaincre par cette vérité ? Veut-on une preuve *a contrario* ? En voici une. Qu'on se rappelle le personnage de Borges : Funes, l'homme qui possède une mémoire parfaite et qui se rappelle littéralement *tout*. Au départ, on est tenté d'envier cette étonnante créature, jalouxant le don que lui a fait la nature, ou un dieu, jusqu'à ce qu'on se rende compte que l'être que nous situons très loin au-dessus de nous n'est en réalité qu'un parfait imbécile :

Non seulement il lui était difficile de comprendre que le symbole générique chien embrassât tant d'individus dissemblables et de formes diverses ; cela le gênait que le chien de trois heures quatorze (vu de profil) eût le même nom que le chien de trois heures un quart (vu de face).³³

Plus loin :

Il lui était très difficile de dormir. Dormir, c'est se soustraire au monde ; Funes, allongé sur son lit, dans l'ombre, se représentait chaque fissure et chaque moulure des maisons précises qui l'entouraient. (Je répète que le moins important de ses souvenirs était plus minutieux et plus vif que notre perception d'une jouissance ou d'un supplice physique).³⁴

Le pire est encore que cet homme qui n'oublie jamais rien est en vérité incapable de penser. Car penser, ajoute Borges, « *c'est oublier des différences, c'est généraliser, abstraire. Dans le monde surchargé de Funes il n'y a avait que des détails, presque immédiats.* »³⁵. Ce n'est qu'une histoire fantastique, dira-t-on, une chimère issue de l'imagination trop puissante d'un écrivain de génie. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Ne perdons pas de vue les contraintes de la vie moderne. Aujourd'hui (car il nous faut parler d'aujourd'hui, c'est dans les circonstances données, un sujet incontournable), le rêve de Borges est en passe de devenir réalité. Ne sommes-nous pas obligés d'admettre que dans le monde où nous vivons, qui est celui d'une

33 Jorge Luis BORGES, « *Funes ou la mémoire* » in *Fictions*, éd. revue et augmentée, trad. P. Verdevoye et Ibarra (Paris, Gallimard, 1980), p. 135.

34 *Ibid.*, p. 136.

35 *Ibid.*

instrumentalisation et d'une prothétisation poussées à l'extrême, tant est forte notre croyance au progrès technologique, Funes n'a plus rien d'exceptionnel, qu'en un sens, nous sommes tous des Funes quand commence notre voyage virtuel dans le labyrinthe fabuleux de la mémoire électronique ?

Écoutons l'avis du philosophe Bernard Stiegler qui invite à voir dans le conte borgesien une sorte d'allégorie de la mémoire « industrielle ». Voici ce que Stiegler écrit dans un ouvrage récent :

Il se passe quelque chose d'absolument neuf lorsque les conditions de la mémorisation, à savoir les critères de l'effacement, de la sélection, de l'oubli, de la rétention-protection, de l'anticipation, se concentrent dans un appareillage technico-industriel dont la finalité est la production de plus-value : alors l'impératif qui règle hégémoniquement l'activité de la mémoire est le gain de temps dans la mesure où le capitalisable abstrait (l'argent) n'est jamais que du crédit accordé sur le futur, de l'avance.³⁶

Le philosophe poursuit :

Lorsque la mémoire se produit à une vitesse proche de celle de la lumière, il ne devient plus possible, ni en droit ni en fait, de distinguer un « événement » de sa « saisie » ni cette « saisie » de sa « réception » ou lecture : ces trois moments coïncident en une seule réalité spatiotemporelle qui tient à ce que tout délai, toute distance, entre eux, se trouvent éliminés — mais aussi, toute *localité*.³⁷

Et Stiegler de conclure que ce « *consumérisme de la mémoire* » ne pourra nous mener en fin de compte qu'à une « *décommunautisation* », c'est-à-dire à une sorte de nouvel analphabétisme : « *La question de la mémoire, dont nous ne faisons que découvrir l'urgence, est la question politique de demain.* »³⁸.

Mais le « demain » du philosophe est déjà un « aujourd'hui », semble-t-il. Un article paru dans *Libération* le 11 avril 2000 ne vient-il pas donner un visage très concret aux appréhensions de l'auteur de *La Technique et le Temps* ? Le titre de l'article, déjà, en dit long : *Oubliez-moi! Quand la mémoire du Net joue contre la liberté individuelle*. L'histoire : Yannick a été condamné pour tentative d'homicide volontaire ; il a fait de la prison.

36 Bernard STIEGLER, *La Technique et le temps. 2: La Désorientation* (Paris, Galilée, 1996), t. II, p. 138.

37 *Ibid.*, p. 139.

38 *Ibid.*, p. 158.

Mais le condamné a aujourd'hui purgé sa peine, et les parties civiles sont indemnisées. Rien n'empêcherait donc l'ex-taulard redevenu honnête homme de commencer une vie nouvelle, si l'infaillible mémoire du *World Wide Web* ne venait contrecarrer ses projets. Car Yannick est aujourd'hui formateur à l'Internet. Et il s'est avisé que le compte rendu de son procès figure toujours sur les pages web de son journal préféré. Quand il explique le fonctionnement des moteurs de recherche à ses stagiaires, ceux-ci n'ont donc qu'à taper le nom de leur instructeur pour que le passé de Yannick, et sa honte, s'affichent en toutes lettres sur l'écran lumineux. L'instructeur vit dans la crainte : « *On a déjà un casier judiciaire, on n'a pas vraiment envie d'en avoir un autre.* » Commentaire d'un journaliste de *Libération* :

C'est le revers de la puissance de l'Internet. La mémoire se fait mondiale, intacte, et accessible de partout, et par n'importe qui. Un événement qui fait l'objet d'une publication devient sur le réseau une archive numérique, propice à tous les recoupements, à tous les traitements automatisés, et, donc, à tous les détournements d'usage.³⁹

C'est la question du « droit à l'oubli » que cette affaire soulève. Mais elle nous invite aussi d'un autre point de vue à une réflexion plus poussée sur ce que devrait être le bon usage de la mémoire électronique. Quelle est en effet la moralité de la fable ? Que si on l'utilise mal, la mémoire numérique ne devient rien de moins que le contraire d'une mémoire ; c'est-à-dire qu'elle transforme son utilisateur en un idiot savant, en Funes.

5. brève plainte sur les mœurs du temps présent

Nous avons vu, au début de cette introduction, l'espèce d'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons quand on nous demande de désigner le fonctionnement de notre mémoire autrement que par des images, par des métaphores. Nous avons dit que ce n'est pas forcément un désavantage à nos yeux. Ce caractère imagé de notre discours, avons-nous argué, il nous suffit de l'assumer, et, donc, de ne pas en être dupe. Or, aujourd'hui, les techniques électroniques d'archivage mettent à notre disposition une nouvelle métaphore de la mémoire et dont on ne voit que trop bien qu'elle

³⁹ *Libération*, 11 avril 2000, p. 31.

est en train de s'imposer comme un nouveau cliché. Qui n'a jamais parlé en ironisant de son disque dur pour désigner son cerveau ? Et on sait qu'en sciences cognitives l'hypothèse est couramment acceptée que l'ordinateur, s'il est puissant, s'il est performant, se comporte comme un cerveau et que le cerveau de l'homme n'est donc de ce point de vue qu'un autre ordinateur⁴⁰. La métaphore nous arrive donc accompagnée d'une caution scientifique. On peut donc oublier que c'est bel et bien d'une métaphore qu'il s'agit, oubli qui est le *nec plus ultra* de la confiance instrumentaliste. Ils sont de plus en plus nombreux de nos jours, les cyberprophètes qui nous annoncent à grands coups de clairon la naissance de l'homme-machine, cette espèce de nomade appareillé qui son téléphone mobile vissé dans l'oreille, son ordinateur portable directement branché sur son corps, et dont la mémoire propre se confond avec les nombreuses mémoires annexes auxquelles ses prothèses lui donnent accès. À quoi bon s'encombrer d'inutiles bagages ? nous demande ce raffiné gadgetomane. Et on l'entend qui ajoute : quelle pédagogie vétuste qui exige de vos enfants qu'ils apprennent encore des choses *par cœur* !

Certes, mieux vaut avoir la tête bien faite que bien pleine, comme le disait Montaigne et comme l'a répété après lui Chateaubriand. Et il faut éviter en cette matière oh combien délicate une attitude simplement manichéiste qui consiste à opposer l'homme à la machine comme on peut opposer l'ange à la bête. La *tekhnè* nous habite, l'*homo faber* est sans doute fondamentalement un *homo protheticus*⁴¹. Mais il y a machine et machine et ce qu'on peut reprocher à la dernière en date des métaphores mnémoriques est de sacrifier, de manière un peu trop flagrante en ce qui nous

40 B. Stiegler rend compte des « sciences cognitives » et de leurs présupposés au chap. III de *La Désorientation*. Voir « L'Industrialisation de la mémoire », *op.cit.*, p. 187 et suiv. Lire aussi à ce propos les pages éclairantes de L. Sfez sur l'*homme-Frankenstein* dans *Critique de la communication* (Paris, Seuil, 1992), p. 34 et suiv.

41 On préférera de ce point de vue la position « mixte » et infiniment nuancée d'un B. Stiegler (« *L'homme est sans qualités, non prédestiné : il doit inventer, réaliser, produire des qualités dont rien n'indique qu'une fois produites elles le réalisent, qu'elles deviennent les siennes, mais plutôt celles de la technique* » dans *La Technique et le temps. 1. La faute d'Epiméthée* [Paris, Galilée, 1994], p. 201) à l'optimisme exalté, façon *new age*, du *world philosophe* Pierre Lévy : « *Renoncer à l'image fausse d'une technoscience autonome, séparée, fatale, toute-puissante, cause du mal ou instrument privilégié du progrès pour y reconnaître une dimension particulière du devenir collectif, c'est mieux comprendre la nature de ce collectif et rendre plus probable l'avènement d'une technodémocratie* » dans *Les Technologies de l'intelligence : l'avenir de la pensée à l'ère informatique* (Paris, Éd. La Découverte, coll. « Points Sciences », 1991), p. 221.

concerne, à une idéologie techno-mercantiliste contre laquelle on a envie de protester, parce que c'est une idéologie justement. Une image vaut ce qu'elle vaut, ni plus, ni moins. Le tout est de ne pas oublier que c'est d'une image qu'il s'agit et qu'il ne faut donc pas la confondre avec la chose même, même là (c'est notre difficulté en l'occurrence) où nous ne disposons pas d'une terminologie appropriée et où le discours figuré ne peut être évité. Pour remédier à ce problème et afin de réhabiliter la mémoire humaine dans ce qu'elle a de spécifique et d'unique (c'est un des buts de ce volume), le moment est peut-être venu de faire appel à l'imagination des uns et des autres pour que, après la cire socratique, après les chambres secrètes de Saint Augustin, après l'engouement numérique de nos confrères cyberphiles, d'autres figures, d'autres images soient proposées et qui puissent à leur tour faire avancer le débat. Non pas qu'on s'attende à une réponse définitive, à un mot de la fin. Mais parce que, dans ce déplacement d'images, dans ces glissements incessants, est notre unique chance de comprendre : « *Le durcissement et le raidissement d'une métaphore ne garantit absolument rien en ce qui concerne la nécessité et l'autorisation exclusive de cette métaphore* », écrit Nietzsche⁴². Il a on ne peut plus raison. Amis mnémologues, il y a là quelque chose qui vous concerne en tout premier lieu.

*
* *

Deux mots encore sur les contributions qu'on va lire. Les auteurs qui ont bien voulu collaborer à ce numéro vous proposent ici une sorte de kaléidoscope de la mémoire où les différentes configurations auxquelles peut donner lieu le « thème » qu'on leur a imposé se voient progressivement explorées. Il y va entre autres de la mémoire littéraire : Perec (Neefs), Modiano (Tritsmans), Chesterton (Pelckmans), Leiris (Roelens), Apollinaire (Ducard), Balzac (Vachon). Mais on lira aussi des études sur le fonctionnement de la mémoire et sur le rôle qu'elle joue dans le champ plus vaste des études de texte Schehr (sur Borges), Bell (sur les « singes calculateurs »), Jouve (sur la mémoire « lectorale »), Bougon (sur Derrida). Perron et Fournier abordent la problématique mémorielle à partir de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui le champ des *cultural studies*. Jeanneret et Souchier soulèvent la difficile question du rapport entre la

42 « Introduction théorétique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral » (1873) in *Le Livre du philosophe*, trad. par A. Kramer-Marietti (Paris, GF-Flammarion, 1991), p. 127.

22 TEXTE

mémoire humaine et ses supports, électroniques ou autres. On lira en fin de volume une contribution de l'écrivain new-yorkais Peter Wortsmann qui a bien voulu nous confier le manuscrit de sa pièce sur la Shoa et la mémoire juive.

Université d'Anvers/Université de Nimègue